

La mode française sous l'occupation allemande dans le journal d'Andrzej Bobkowski 1940 –1944

Krzysztof Trojanowski¹

RESUMÉ: Bloqué à Paris en 1939 en route vers l'Amérique du Sud, Andrzej Bobkowski (1913–1961), écrivain et essayiste polonais, tient un journal intime durant la période de l'occupation allemande. Ce document d'une grande valeur, publié en français en 1991, est très riche en références culturelles, philosophiques et littéraires. Il fournit aussi des détails et observations fascinants sur la vie quotidienne des Parisiens sous la botte nazie où la mode et l'élégance de tous les jours deviennent une sorte de réponse esthétique à la situation et un devoir patriotique. Chapeaux fantaisie et chaussures à semelles de bois, fourrures de lapin et robes haute couture, jupes-culottes pour cyclistes et jambes peintes faute de bas de soie – la mode française des années noires sut allier la créativité, le confort et le chic pour rester fidèle à l'idéal de beauté et de féminité.

MOTS-CLES : Andrzej Bobkowski ; journal intime ; mode ; occupation allemande.

ABSTRACT: Blocked in Paris in 1939 en route to South America, Andrzej Bobkowski (1913–1961), Polish writer and essayist, holds a diary during the period of German occupation. This document of great value, published in French in 1991, is rich in cultural, philosophical and literary references. It also provides fascinating details and observations on daily life of Parisians under the Nazi boot where fashion and elegance every day become a sort of aesthetic response to the situation and a patriotic duty. Fantasy hats and wooden soled shoes, rabbit furs and couture dresses, skirts for cyclists and legs painted due to the lack of silk stockings – French fashion dark years succeeded in combining creativity, comfort and chic to remain faithful to the ideal of beauty and femininity.

KEYWORDS : Andrzej Bobkowski ; diary ; fashion ; german occupation.

«La France s'ennuyait, l'occupation lui fournit de la distraction. A Paris tout est une question de mode ; en ce moment, c'est la mode de l'Allemagne», nota en mars 1942 Andrzej Bobkowski, un écrivain et essayiste polonais (BOBKOWSKI, 1991, p. 312). Empreint d'ironie, ce commentaire reflète très bien la réalité d'alors. Deux ans à peine après l'armistice, peu avant une vague de répressions allemandes contre les Juifs et huit mois avant l'invasion de la zone non occupée la situation se rétablit tant et si bien que la société française s'habitua à la présence de l'ennemi. Malgré les tracasseries quotidiennes et un appauvrissement continu et progressif, la vie mondaine et culturelle dans la France occupée fleurissait. En effet, les cinémas, théâtres, cabarets et cafés ne se désemplissaient pas, les premières d'excellents spectacles et films donnaient les apparences d'une vie normale, et la vigilance trop aigüe était bien adoucie par la propagande et l'existence d'un gouvernement français dirigé par Philippe Pétain, un héros incontesté de la bataille de Verdun de 1916. Les Allemands profitaient scrupuleusement de leurs privilèges de vainqueurs, en exploitant économiquement la France conquise et en lui imposant une rigueur administrative accrue, sans réussir pourtant – aussi par manque de temps – à neutraliser la haute couture résistante. C'est grâce à la prévoyance

¹ Maître de conférences à la Chaire de Philologie Romane de l'Université Nicolas Copernic de Toruń (Pologne). Email: <christro@umk.pl>.

et aux démarches diplomatiques de ses dirigeants que cette fierté nationale et cette partie importante du patrimoine français persistent, bien qu'au prix de compromis déplaisants.

En route vers l'Argentine en 1939, Andrzej Bobkowski se trouva bloqué à Paris au moment où la seconde guerre mondiale éclata. Employé d'abord en tant qu'ouvrier dans une usine de munitions, il est rapidement chargé de l'assistance sociale à ses compatriotes au sein du Bureau polonais de l'Atelier de Construction de Châtillon. Après la débâcle, il fuit Paris pour le Sud de la France, en traversant le pays à bicyclette. C'est lors de ce voyage à haut risque et plein d'aventures qu'il commence à rédiger un journal intime qui deviendra l'œuvre de sa vie. De son retour à la capitale déjà occupée, Bobkowski s'installe dans la banlieue parisienne où il vit avec sa femme et continue d'apporter une aide clandestine aux ouvriers polonais. En 1947, il émigre au Guatemala où il meurt en 1961 à l'âge de 47 ans. Son journal, publié en 1957 à Paris, en version originale, sous le titre *Szkice piórkiem* [Esquisses à la plume], ne sortit en traduction française qu'en 1991 (*En guerre et en paix. Journal 1940–1944*).

Ce document d'une grande valeur historique et littéraire, témoignage rare et passionnant d'un intellectuel étranger au regard distancié et critique, présente un vaste panorama de la vie quotidienne des Français pendant les années noires. La mode et les nouvelles habitudes vestimentaires n'échappent pas non plus à l'œil perçant de l'auteur, sous le charme des jeunes Parisiennes, passées championnes du système débrouillardise en matière d'élégance. A cet égard l'œuvre du Polonais peut sembler révélatrice, surtout en comparaison avec d'autres journaux intimes de la même époque dont les auteurs n'y consacrent que peu de place. Ainsi, Colette (amie de Chanel de longue date) et Jacques Henri Lartigue ridiculisent-ils surtout les esclaves de la mode du jour ou évoquent les créations haute couture comme symboles d'un luxe superflu; Simone de Beauvoir déclare ne pas s'intéresser à la mode mais reste fidèle à son turban très en vogue et à son pantalon de ski, vêtement pratique et demandé, qui protège bien contre le froid; Jean Guéhenno parle de tenues provocatrices en couleurs nationales pendant la fête du 14 juillet; Charles Braibant se plaint d'avoir un mal fou à acheter un costume neuf, inaccessible à cause d'un prix exorbitant. Andrzej Bobkowski, quant à lui, un homme bien sensible aux couleurs, aux parfums et à la beauté féminine, trouve un plaisir non feint à observer et à noter ses impressions fourmillant de détails pittoresques et de remarques lucides sur la France à l'ombre de la croix gammée. Francophile érudit et spirituel, il ne cache pas sa sympathie pour « la douce France », sa patrie adoptive à laquelle il voue un culte et qui reste un mythe, voire « un dogme » qu'il « n'a pas la force de rejeter » (BOBKOWSKI, 1991, p. 36), persuadé que les traditions de la culture française – dont la mode et la haute couture soit l'industrie du luxe –, peuvent être considérées comme une sorte de modèle de l'identité européenne. Spectateur assidu du théâtre de la guerre, toujours au courant des derniers événements, il lit régulièrement des journaux français (*L'Humanité*, clandestin, *Le Matin*, contrôlé par les occupants) et allemands (*Pariser Zeitung*, *Das Reich*) et écoute de la radio (officielle de Paris et clandestine de Londres), en se plaisant également à glaner diverses rumeurs auprès de concierges. Bien résistant à la propagande des médias, il ne perd jamais son esprit critique, toujours à l'affût : « On ne peut pas identifier la France d'aujourd'hui avec ce qui se dit et s'écrit officiellement, mais on ne

peut pas non plus les dissocier complètement » (BOBKOWSKI, 1991, p. 407–408). Il s’amuse même à proposer une solution apparemment efficace et très agréable pour se protéger de la propagande de Vichy, avec une fine spécialité française griffée Chanel :

Dire qu’on invente tellement de vaccins et qu’on est incapable d’inventer un vaccin anti-idéologique et un vaccin antinationaliste ! [...] Dès que l’on verrait s’élever dans un pays de dangereux miasmes nationalistes ou idéologiques, vlan ! on larguerait quelques bombes contenant un gaz agréablement parfumé. Comme parfum, je suggère le N° 5 de Chanel. Tous les hommes se sépareraient aussitôt pour se chercher une fille, les jeunes se mettraient à rêver d’amour, et la paix reviendrait. (BOBKOWSKI, 1991, p. 441)

Jusqu’à l’éclatement de la guerre l’univers de la mode était surtout réservé aux élites fortunées qui établissaient les standards de bon goût et d’élégance, tout en lançant les nouvelles tendances et modes copiées ensuite par la majorité de la population plus modeste, aussi bien en matière d’étiquette de la tenue vestimentaire que de savoir-vivre. La guerre et l’occupation perturbèrent ce système ; la mode, faisant partie de l’économie nationale, fut soumise à de nombreuses restrictions. L’importation et l’exportation stoppées de même que les livraisons obligatoires pour le IIIème Reich bouleversèrent le paysage économique du pays. Par nécessité donc de nouvelles normes furent mises en œuvre et des changements irréversibles enclenchés. Ainsi, à côté de la haute couture c’est la mode de la rue qui s’imposait de plus en plus, créée spontanément, éclectique, où le simple et l’extravagant se côtoyaient en fonction des préférences individuelles. «[...] Les créations éclatantes ne sont là que pour qu’on les voie, qu’on s’en éprenne, puis qu’on y renonce. Ce sont des étendards. La Parisienne ne s’habille pas avec des étendards. La *grande robe incrustée* devient un ensemble noir, [et] le vison descend jusqu’au lapin [...]», écrivit Colette (COLETTE, 1948, p. 44–45).

Le premier bouleversement opéré dans les mœurs vestimentaires surprend Bobkowski sur la Côte d’Azur en septembre 1940. Ce petit paradis ensoleillé, lieu de prédilection des vacanciers aisés du monde entier, vint d’être soumis à un contrôle strict en matière de protection de la morale, conformément aux lois imposées par les autorités locales dans le cadre de la Révolution nationale du régime de Vichy. Pas d’estivants en maillot de bain, peignoir, short ou même pyjama de plage en dehors des zones bien limitées. Désormais la modestie dans la façon de s’habiller et dans le comportement est de rigueur : « J’apprends que ma tenue est actuellement interdite sur toute la côte. On peut circuler en short pour faire du vélo, mais il est formellement interdit de circuler en ville dans cette tenue. Je me le suis fait répéter deux fois parce que je n’arrivais pas à en croire mes oreilles » (BOBKOWSKI, 1991, p. 91). Trois ans plus tard, en se reposant en Pays de la Loire, il troqua son short contre un pantalon de lin, porté avec une chemise et des espadrilles : « A Sablé, plein de vacanciers. Paris s’y est installé pour les deux mois d’été. Tenues décontractées et élégantes, on se croirait sur la Riviera. [...] Une foule de nouveaux riches qu’on repère du premier coup d’oeil : ils ne sont pas habillés, ils sont *déguisés* » (BOBKOWSKI, 1991, p. 493).

Grand amateur du vélo qui, faute d'essence, devient dès le début de l'occupation le moyen de transport le plus populaire, Bobkowski approuve cette mode universelle de la bicyclette. Impressionné, il note le 25 juin 1942 :

Tout Paris circule à vélo. Le vélo est la dernière mode. L'industrie du cycle, en déclin avant la guerre (en raison de l'expansion de l'automobile), a ressuscité. Tous ceux qui naguère possédaient une voiture achètent aujourd'hui des vélos, à des prix ahurissants parce que les vélos neufs sont de plus en plus difficiles à trouver. On les paye en argent, en beurre, en œufs et en tabac. Cependant, il y en a de plus en plus. Toute élégante qui se respecte doit avoir sa bicyclette. C'est pareil pour les vêtements. Paris n'a jamais été aussi élégant et à la mode que cette année. Toutes les femmes ont des tailleurs neufs à jacquette longue, et comme il est difficile de trouver du cuir, elles ont toutes de grands sacs en cuir à bandoulière. Plus des sandales fantaisie à semelles de bois et des jambes peintes avec art, certaines avec une couture bien régulière. Parmi les parfums, le n° 5 de Chanel et Guerlain dominant. (BOBKOWSKI, 1991, p. 337)

Les élégantes cyclistes apprécient bien les jupes-culottes, alliant *le confort* d'un short et le chic d'une jupe, ou les culottes serrées sous une jupe assortie et souvent faite du même tissu, lancées dès automne 1940 par les grands couturiers parisiens, avec Schiaparelli, Germaine Lecomte, Jeanne Lanvin et Worth en tête. Les Parisiennes du monde choisissaient aussi d'autres moyens de transport ou se plaisaient à marcher à pied :

De belles femmes qu'on ne voyait jamais se promènent maintenant à pied ou en voiture à chevaux. On voit des cabriolets, des tillburys, des carrioles. Un tableau de Paris il y a cent ans : la rue, petite et étroite, un martèlement de sabots et une petite voiture dans laquelle est assise une jolie femme dans une toilette Louis-Philippe (175). (BOBKOWSKI, 1991, p. 175)



Figure 1 - Worth, printemps 1941
(L'Art et la Mode)



Figure 2 - Jeanne Régny, Raphaël, printemps 1941 (« Images de France »)

A part les bicyclettes et véhicules à chevaux, c'est le métro qui assurait le transport rapide et la sécurité de ses usagers dont le nombre augmentait régulièrement, surtout en période hivernale. Mais il fallait plutôt y éviter les tenues trop excentriques ou luxueuses qui pouvaient agacer certains voyageurs. Le prestigieux magazine L'Art et la Mode recommandait à ses lectrices aisées :

Notez que, sous un manteau de lainage doublé de fourrure, on peut se risquer dans le métro sans attirer l'attention. C'est à cela que tend avant tout la Mode de cette hiver [1941] : maintenir à tout prix la richesse de nos broderies, les détails innombrables dont notre pays a le privilège et, cependant, faire en sorte que jamais la femme n'attire l'attention des plus modestes qu'elle. (*L'Art et la Mode*, 1941, n° 2657, p. 19)

Sauf les pelisses, doublées de fourrures de luxe, une autre solution était de porter les manteaux en peaux moins chères, surtout de mouton et de lapin. Celui-ci, considéré jusqu'à alors comme peu raffiné, devenu très prisé et estimé dans la pelleterie dépourvue de matières premières haut de gamme. « Avec le lapin, les fourreurs qui sont des artistes en leur genre ont tiré des combinaisons et des expressions inattendues. Rasé, épilé, lustré, le lapin devient un pelage d'un chic inouï. [...] Façon taupe, façon civette, façon loutre, façon castor, Jeannot Lapin est méconnaissable et nous en serons folles ! », s'enthousiasmait en novembre 1940 Lucie Hirigoyen, rédactrice de la page féminine du quotidien *Le Matin* (1940, n° 20681, p. 4). Et le 31 janvier 1943 Andrzej Bobkowski nota :

Les Parisiens sont plus élégants que jamais. Les femmes et les filles portent des manteaux de lapin bon marché qui ont toutes les couleurs et toutes les coupes possibles et imaginables. Le lapin est à la mode et même les grandes élégantes, qui possèdent des fourrures beaucoup plus nobles, portent du lapin taillé par les grandes maisons de couture avec un goût et un art propres à Paris. (BOBKOWSKI, 1991, p. 403-404)



Figure 3 - Marie Claire, février 1944.

Un an plus tard *Le Matin* titrait en première page : « Le pantalon, le lapin et le mouton triomphent en cette mode hivernale » (*Le Matin*, 1944, n° 21729, p. 1).

Les grandes élégantes issues de la haute société ou du monde artistique, bien réputées pour leur bon goût, restèrent fidèles à leur style sobre et raffiné. Bobkowski relate une réception chez des amis huppés à laquelle il fut convié en mars 1942. Parmi les invités la femme d'un grand avocat parisien et l'épouse d'un grand industriel alsacien :

Ces deux dames portaient des robes noires, très sobres mais chic et chères, comme seule peut l'être une élégance discrète : le collier est en perles fines véritables, la broche cachée dans le pli de la robe de chez Paquin est toute en brillants et la bague ou les bagues sur les doigts soignés permettent uniquement de deviner leur prix ; les souliers viennent de chez Pinet et le bibi de la rue de la Paix. Par comparaison, Mme P. faisait un peu penser à un chef indien, car avec toute l'exagération de sa nature américaine, elle avait sorti tout le contenu de son coffre-fort. On aurait dit un arbre de Noël desséché qui a perdu toutes ses aiguilles et sur lequel on a laissé les bougies. (BOBKOWSKI, 1991, p. 311)

Les toilettes noires des invitées distinguées témoignaient d'un goût classique, mais correspondaient également aux tendances du jour. En effet, le noir emportait très souvent la préférence des Parisiennes, grâce à son caractère indémodable, pratique et élégant, mais aussi à son aisance à s'associer à d'autres couleurs (monochromes vives, carreaux) ou merceries (paillettes, rubans, colifichets), selon les propositions de grands couturiers, surtout de Maggy Rouff, grande spécialiste dans le domaine des modèles noirs. En avril 1941 une rédactrice du *Figaro* écrit :

Quelle est la couleur à la mode ce printemps? Me demande-t-on souvent. La couleur à la mode est la même que toujours à Paris : c'est le noir. Tout au moins pour les robes *habillées*. Au restaurant, aux courses, les Parisiennes élégantes sont en noir. Mais toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se sont réfugiées sur les chapeaux. (*Le Figaro*, 1941, n° 118, p. 3).



Figure 4 - Marie Claire, Hiver 1940/1941.

Pour les tenues de ville, d'autres nuances s'imposaient aussi, selon les variations saisonnières. Ainsi, au printemps 1942, c'est le gris cendré, lancé par les coqueluches du public parisien. Jacqueline Delubac, vedette de cinéma et de théâtre, rencontrée par Andrzej Bobkowski dans la rue, avait sans doute de l'allure mais suscitait un sentiment plutôt partagé :

Des pieds tout mignons chaussés d'escarpins à talons archihauts, un tailleur gris cendré à jaquette longue (les tailleurs gris cendré à jaquette longue sont à la dernière mode), et sur la tête, un haut turban de soie vert pâle mystérieusement enroulé. Bref, une véritable œuvre d'art. Mais dans la rue de la Paix, déserte et appauvrie, cette femme belle et parée avait un air un peu triste. Comme une dent en or dans une mâchoire édentée. (BOBKOWSKI, 1991, p. 320)

Les turbans – et autres couvre-chefs fantaisie –, devenus des accessoires importants et très représentatifs de la mode sous l'occupation, attirèrent l'attention de Bobkowski déjà en été 1941 :

Soleil et chapeaux, bibis, petits turbans de fleurs, brume des voilettes. Jambes peintes, robes à faux culs timides, coiffures 1900. Gâteaux à la fraise des bois à la terrasse d'un café. Des Allemands passent au pas de charge en cherchant des conquêtes du regard. Ils n'ont que l'embarras du choix. (BOBKOWSKI, 1991, p. 204)

Pour remporter la palme de l'élégance et du charme, une coiffure originale faisait partie intégrante de l'arsenal de lutte de chaque concurrente. Jacques Henri Lartigue nota en 1942 :

Le champ de bataille, c'est Maxim's. Les armes, ce sont les chapeaux, les voiles, les cheveux, les clips et les pendants d'oreilles, et mille complications qui me font tordre de rire. [...] Hier, Cocteau me disait qu'avant chaque révolution, les femmes s'attifent d'in vraisemblables coiffures. Alors, qu'est-ce que nous allons prendre ! (LARTIGUE, 1986, p. 202)



Figure 5 - Pour Elle, printemps 1941.



Figure 6 - Modes & Travaux, hiver 1942-1943.

Les tailles et les décorations des couvre-chefs augmentaient successivement, en atteignant leur apogée en 1943 : « Les chapeaux sont de plus en plus grands, ils ont des formes de capelines romantiques. Les turbans mystérieux et les bérêts fantaisie sont devenus de véritables œuvres d'art », observa Bobkowski au début de l'année (BOBKOWSKI, 1991, p. 404). Sauf les chapeaux, d'autres accessoires venaient compléter la tenue : chaussures (le plus souvent à grosse semelle de bois ou de liège, plus léger mais beaucoup plus cher), sacs, gants, foulards, bas (ou, à défaut, leur imitation sous forme de jambes peintes) et bijoux, précieux ou fantaisie. En 1942 les élégantes moins fortunées raffolaient de faux bijoux Second Empire : « Broches, agrafes, croix, boucles d'oreilles, fleurs, tout est fait avec de minuscules morceaux d'acier poli qui imitaient le diamant. Certains sont jolis et bon marché

[...] » (BOBKOWSKI, 1991, p. 370). A ceci s'ajoutait un parfum de qualité. Fait curieux, la même année c'est le prestigieux N° 5 de Chanel qui était très à la mode « chez les anges déchus, les grisettes et les filles de joie » (BOBKOWSKI, 1991, p. 305).

Toute élégante digne de ce nom n'oubliait pas non plus de soigner régulièrement sa beauté, ce qui devint même un devoir patriotique pour chaque Parisienne, l'incarnation d'un chic légendaire mondialement renommé et très envié. La propagande de Vichy prônait une beauté naturelle, sans maquillage ni teinture, conformément à la politique du « retour à la terre » lancée déjà en 1940, mais les femmes préféraient d'habitude mettre leurs atouts en valeur et, semble-t-il, profitaient fort peu des conseils de Georgette Varenne, militante et partisane fervente du nouveau régime, persuadée que « les cheveux blancs s'harmonisent et adoucissent les rides du visage » (VARENNE, 1940, p. 53). D'autant plus que même l'octogénaire maréchal Pétain ne dédaignait pas d'avoir recours à la poudre et au fard à joues haut de gamme pour paraître plus frais et dispos. Les salons de coiffure et instituts de beauté, ordinaires et pour les bourses bien remplies, attiraient de nombreuses Françaises et étrangères en passage. La différence entre les Parisiennes, sveltes et pimpantes, et les Allemandes rencontrées par Bobkowski sur les Champs-Élysées en été 1941 sautait aux yeux ; comparées à des « énormes walkyries » et « cariatides au milieu de tanagras », les habitantes d'outre-Rhin « dégage[ai]ent une odeur de chou mariné et de bière; on imagin[ai]t leur superbe cuisine avec des rangées de bocaux en faïence portant l'inscription : *Reis, Salz, Pfeffer*, et des maximes brodées sur des torchons » (BOBKOWSKI, 1991, p. 204). Un an plus tard le spectacle de la rue et ses acteurs vêtus avec recherche et bon goût enchantait l'auteur très impressionné par cette ville qui prenait des allures de femme séduisante :

Paris ne trouve toute sa beauté que maintenant qu'il n'y a plus de voitures et que dans les rues circulent fiacres et vélos. C'est calme. Les néons sont éteints, mais des échos de valses parviennent des cafés aux rideaux baissés. Au milieu de tout cela, tous les soucis, comme le départ obligatoire des ouvriers pour l'Allemagne et autres « plaisirs », sont comme en marge de la réalité. Les théâtres sont pleins, les queues devant les cinémas sont interminables, hommes et femmes s'habillent avec une élégance jamais vue. (BOBKOWSKI, 1991, p. 381)

Au printemps 1944 la pénurie se faisait cruellement sentir, mais les grands couturiers continuaient de présenter leurs dernières collections, et les coiffeurs inventèrent même une solution ingénieuse contre les fréquentes coupures d'électricité : « Les femmes ne peuvent plus se faire de permanente. On a toutefois trouvé comment remédier à cette situation : un grand coiffeur parisien (Antoine, je crois) a fabriqué un appareil mû par un tandem et il a engagé quatre as du vélo qui pédalent 8 heures d'affilée en se relayant » (BOBKOWSKI, 1991, p. 592). Pour la plus grande joie de Bobkowski, les bicyclettes donnaient toujours une touche particulière à la ville, et les belles cyclistes ne manquaient ni d'élégance ni de grâce :

Autour de nous, une marée de vélos. C'est la sortie des bureaux. Le nombre de bicyclettes est tout à fait prodigieux, tout le monde se déplace à vélo. Du soleil ; le ciel est d'un bleu profond, sans un nuage. Des vélos, jupes à carreaux et robes de soie, des sandales, une exposition de jambes jusqu'à la taille, à cause du vent qui soulève les tissus légers. L'idée que la vie est merveilleuse me suffoque. (BOBKOWSKI, 1991, p. 583)

En août, sous fortes chaleurs qui ne s'arrêtaient pas, la situation tournait rapidement à l'avantage des Alliés, et la Libération approchait à grands pas: « Où sont les Américains ? Dans les rues circulent des Allemands dévêtus et des Parisiennes dévêtues. Exposition de torsos virils et de cuisses féminines soigneusement peintes en couleur bronzée. La rue évoque le tableau final des Folies-Bergère » (BOBKOWSKI, 1991, p. 602-603). Peu après, ému au plus profond mais aussi peiné par le sort de sa Pologne natale toujours sous la botte nazie, Bobkowski accueillait les libérateurs en chemises, pantalons et guêtres verts, coiffés de casques couverts d'un filet. Les Parisiennes arboraient des tenues en couleurs nationales ou décorées de cocardes tricolores, d'épingles en forme de coq gaulois, de jeep, de tank, de croix de Lorraine. Bientôt la maison Lanvin lançait une robe du soir « Liberté », le joaillier Cartier une broche sous forme d'oiseau devant une cage ouverte, et le parfumeur Renoir une nouvelle composition bien prometteuse « Futur ».

Très perspicace dans ses jugements, Andrzej Bobkowski nota en 1941: « Paris et la pensée française sont un mélange de champagne, de pêche, de bourgogne, de sardines et de fromages. Savoureux, excitants, digestes, épicés, relevés, légers. Et pratiques. Les Français n'aiment pas les surhommes et les idées supérieures. C'est ce qui leur donne toujours de l'attrait [...] » (BOBKOWSKI, 1991, p. 197). Il semble bien que cette observation très juste puisse se rapporter directement à la mode française. Celle-ci, mise à épreuve dans les années 1940–1944, sut tout de même garder son originalité et sa position dominante dans le monde.

Références

- BOBKOWSKI Andrzej. *En guerre et en paix. Journal 1940–1944*. Traduit du polonais par Laurence Dyèvre. Montricher : Les Editions Noir sur Blanc, 1991. 614 p.
- COLETTE. *Paris de ma fenêtre*. Paris : Le Livre Moderne Illustré, J. Ferenczi et Fils, 1948. 126 p.
- LARTIGUE Jacques Henri. *L'oeil de la mémoire 1932–1985*. Paris : CARRERE Michel Lafon, 1986. 573 p.
- TROJANOWSKI Krzysztof. *Moda w okupowanej Francji i jej polskie echa*. Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN, 2014. 452 p.
- VARENNE Georgette. *La Femme dans la France nouvelle*. Clermont-Ferrand : Imprimeries MONT-LOUIS, 1940. 80 p.
- VEILLON Dominique. *La Mode sous l'Occupation*. Paris : Payot, 1990. 271 p.

L'Art et la Mode, 1941

Le Figaro, 1941

Images de France, 1941

Marie-Claire, 1941, 1944

Le Matin, 1940, 1944

Modes & Travaux, 1943

Pour Elle, 1941

Recebido em: 15/08/2015 **Aceito em:** 06/11/2015

Referência eletrônica: TROJANOWSKI, Krzysztof. La mode française sous l'occupation allemande dans le journal d'Andrzej Bobkowski 1940 –1944. *Criação & Crítica*, n. 15, p.126-135, dez. 2015. Disponível em: <<http://revistas.usp.br/criacaoecritica>>. Acesso em: dd mmm. aaaa.